Des Rails

La revue de l'imaginaire ferroviaire

Sur les pas de Charles Dickens…

Numéro spécial de Noël

12/ 2006

Sommaire

Introduction

page 2

Claudine Bertrand – *TGV Lyon*

page 3

Salomé Dust – *Fait Divers*

page 5

Yvan Tetelbom – *Je fus...*

page 10

Suzanne VanWeddingen – *Un Homme dans la fenêtre*

page 11

Nicole Barrière – *Trains*

page 13

Les auteurs

page 14

Prochain appel à texte

page 16

***Des Rails*, la revue de l'imaginaire ferroviaire**
Numéro spécial de Noël : «Sur les pas de Charles Dickens»
10 décembre 2006
http://desrails.free.fr
ISSN : 1776-0801

Coordination poésie : Claudine Bertrand
Photo de couverture : Maria Dos Reis
Contributeurs ; Nicole Barrière, Claudine Bertrand, Salomé Dust, Yvan Tetelbom, Suzanne VanWeddingen
Merci à Valérie Chansigaud pour les conseils techniques.

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Introduction

10 décembre 1866 - 10 décembre 2006

Le livre a une odeur particulière.
Il trône sur le bureau et malgré sa taille raisonnable, semble avoir pris toute la place. La couverture rigide est en bon état, mais porte les stigmates d'une longue vie. La tranche porte encore l'inscription du titre :

All the Year Round, 1866.

Aux lisières de l'imagination, quelques pensées fusent.
Quand l'ouvrage a-t-il été ouvert pour la dernière fois ?
Qui l'a tenu ?

Le livre s'ouvre facilement. Il ne craque pas, ne gémit pas. Il respire et dévoile ses pages jaunies, son papier taché sur les bords. La page de couverture annonce en caractères gothiques qu'il s'agit du Volume XVI, du 14 juillet au 22 décembre 1866.
Quelques coupures de journaux – jaunies elles aussi – s'envolent et racontent leur histoire. Celle de la première guerre mondiale, vue du Canada. Nous sommes en 1917, à Montreal. Aucun autre indice de la vie vécue du livre ou de celle de ces précédents propriétaires.

Et toujours cette odeur du temps passé.

À la page 572 se trouve la dernière page du Volume XVI.

Après cette page, se trouve *Mugby Junction*, le numéro de Noël consacré au chemin de fer, et inspiration de la présente revue.

140 ans, c'est un anniversaire. Un hommage. Ou un prétexte. Celui de la naissance d'un nouveau réseau ferroviaire. Imaginaire. L'écriture en constitue les voies, les mots en sont ses trains.

Et comme l'écrivait Dickens en 1866 :

HERE FOLLOWS THE SUBSTANCE OF WHAT WAS SEEN, HEARD, OR OTHERWISE PICKED UP, BY THE GENTLEMAN FOR NOWHERE, IN HIS CAREFUL STUDY OF THE JUNCTION.

S. V.W.

TGV Lyon

Claudine Bertrand

Dans notre voyage à travers la vie nous rencontrerons
les gens qui viennent à notre rencontre,
de maint lieu surprenant,
et par maint chemin surprenant
(Charles Dickens)

Le ciel avance
en suçant lentement
les lacets de la vie
le train se nomme Nuit
et je n'ai pas sommeil
je métaphore
l'Oubli(e)
les délires
l'enfance des pays visités
«je n'ai pas sommeil»
le train se nomme
Absence
un cri étouffé
minuit lunaire
« je n'ai pas sommeil »
j'écris écrire
sur un bout de papier
un instant chaotique
une histoire à dormir debout
mais je n'ai pas sommeil

Entendre le vent gronder
savoir que le brouillard
envahit au dehors
provoquent des rapprochements
Je repose sur une épaule familière
soudain des doigts s'égarent
sur seins insouciants
ils cherchent la faille
ponctuation brisée
et transgression rendent leur vertige
on entend presque le silence
malgré les voyageurs nombreux
Une main passe et repasse
palpe l'appalache démon
découpe l'espace des heures des secondes
lèvres salives caresses murmures
troublent l'instant
l'horizon tremble et vagit
en imprévisibles manières
La poésie entre en gare
des voix des rires des silhouettes
des marchands ambulants
le train plonge au cœur de la vie
la faim tenaille l'estomac des petits
le son des cloches guide les vieillards
vers l'escale finale

Fait Divers

Salomé Dust

9 avril 1865

La foule s'engouffrait, fourmillante et empressée, dans la vaste entrée du hall de gare. Une nouvelle religion avait émergée dans cette moitié du dix-neuvième siècle et son culte était voué à l'aventure, à la liberté et au modernisme. On l'avait baptisé, le cœur empli d'une excitation nouvelle, le voyage ferroviaire : sa cathédrale, immense et alambiquée, était faite de pierre, de métal et de verre et ses pèlerins avaient délaissés les chemins de croix pour mener leurs âmes nomades sur les chemin de fer.

Lorsque le vieil homme eut franchit le seuil dallé de marbre, il s'arrêta un instant, le nez en l'air, afin de s'imprégner pleinement de l'atmosphère enfiévrée du lieu.

Quelques commerçants traversaient le hall d'un air affairé, poussant leurs chariots empesés de marchandises aussi diverses que bruyantes, poules, porcs et monticules de vêtements transitaient des quais vers les wagons dans un chaos de bousculades et de cris.

Des familles entières traînaient leur bruyante marmaille, les bras chargés de ballots à la toile souvent rapiécée d'où s'échappaient parfois quelques pans bariolés d'étoffes grossières.

Un jeune enfant pleurait dans les bras de sa mère, effrayé par la confusion générale. Son petit visage rouge de colère et de peur tentait de se nicher dans le cou de sa génitrice qui jetait des regards effarés alentour. Des cheminots traversaient la foule d'un pas pressé, reconnaissables à leurs faces noircies d'avoir manipulé des livres et des livres de charbon. Quelques *belles gens,* le regard voilé d'un froid mépris et le sourire condescendant, se saluaient d'un léger acquiescement, hautains et éclatants dans leurs habits moirés. Le vieil homme détourna ses yeux du tableau trop lisse que peignaient ces Lords et ces Ladys et les reporta vers les familles agglutinées dont les yeux brillaient encore de rêves purs, les rires des enfants s'élevaient tels des cris d'oiseaux, perçants et fragiles. Et tout ce formidable vacarme, toute cette frémissante cohue se soulevait en un unique écho qui allait se perdre dans l'immensité abbatiale des voûtes de métal.

Mais au-delà du bruissement des étoffes et du grincement des bagages que l'on poussait en tous sens, au-delà de la marée de voix, de rires et de cris, le sifflet du chef de gare transperçait tout à coup l'air exalté de la flèche de son sifflement aigu, signalant ainsi qu'un nouveau train allait entrer en gare.

Le vieil homme tourna son visage vers les quais, son train n'allait pas tarder à arriver. Il s'avança.

Soudain, une femme d'une maigreur mortelle lui enserra le poignet de sa main de glace.

Ses yeux, immenses, semblaient hantés et son visage aux traits fins était d'une pâleur maladive. Elle chuchota, la voix vibrante d'urgence :

— Charles, n'y allez pas, ne prenez pas ce train.

Puis, elle desserra l'étau de ses mains et repartit sans un bruit, mêlant sa frêle silhouette à la foule qui avala son étrange présence.

Charles, se remettant de son étonnement, la chercha des yeux un instant, en vain. Le hurlement d'une locomotive entrant en gare le fit sursauter. Il se dirigea, légèrement étourdi par la rencontre, vers le guichet où il prit son billet distraitement.

Qui pouvait bien être cette femme ? Et comment connaissait-elle son nom ? Elle avait laissé sur le poignet de Charles l'empreinte encore glacée de ses mains squelettiques. Il haussa des épaules et descendit les quelques marches qui donnaient sur le quai. Probablement un esprit un peu dérangé, il était un auteur reconnu et donc une proie facile pour ce genre de phénomène. Il leva les yeux vers le quai grouillant de monde.

Au milieu de la foule, l'impressionnante locomotive à la gueule de métal, rutilante et ronflante, ingérait les passagers goulûment. On aurait dit un Dieu étrange et cruel trônant dans son église parmi ses fidèles partagés entre l'adoration et la crainte.

Charles s'agrippa à une rambarde de noyer et grimpa d'un geste souple dans le wagon.

À l'intérieur, la même confusion régnait qu'au dehors, si ce n'était qu'ici, dans ces espaces étroits et confinés, elle semblait se concentrer en un magma fluctuant de visages en mouvements, en un tumultueux fleuve qui se serait égaré dans un trop fin ruisseau.

Il louvoya parmi la foule, sentant la claustrophobie le gagner, il n'arrivait pas encore à occulter de ses pensées l'étrange avertissement de l'inconnue et une légère angoisse alourdissait sa poitrine. Des relents de transpiration et de parfums bons marchés empesaient l'atmosphère déjà surchargée.

Enfin, il réussit tant bien que mal à prendre place dans l'un des compartiments qui comptait déjà quatre autres passagers. Deux jeunes femmes l'effleurèrent du regard, Charles devina à la ressemblance de leurs visages qu'elles étaient sœurs.

Face à elles, un homme entre deux âges et à la mise élégante, hormis le haut de forme qu'il avait légèrement de guingois, était plongé dans son journal. À ses côtés, un vieillard s'était emmitouflé dans son manteau et s'était assoupi, les paupières closes sous son chapeau mou.

Charles les salua et s'installa aux côtés de l'homme au haut de forme qui lui rendit son « bonjour » en levant un sourcil intrigué. Puis, il se pencha vers lui :

— Excusez-moi, mais ne seriez-vous pas Charles Dickens ?

Le vieil homme, légèrement embarrassé, répondit dans un sourire vague :

— Oui en effet.

— Oh, je suis ravi de vous rencontrer, poursuivit l'homme qui retira son haut de forme et le déposa sur ses genoux.

Les deux hommes commencèrent à bavarder. Charles apprit que celui-ci était banquier et vivait depuis toujours à Staplehurst. Le banquier prenait le train pour la seconde fois de sa vie, ayant peu confiance en ce nouveau moyen de transports. C'était d'ailleurs avec une certaine appréhension qu'il réalisait le présent trajet.

— … Et ces rails qui défigurent nos campagnes telles des rides trop précoces sur un

visage juvénile. Non, je n'aime pas beaucoup le train.

— C'est étonnant, alors pourquoi donc n'avez-vous pas plutôt loué une calèche aujourd'hui ? demanda Charles, intrigué.

Le banquier ratura son beau visage d'un sourire oblique :

— Hé bien… Par bravade je croîs. Il paraît qu'il faut vivre avec son temps.

Charles se cala contre son siège, songeur :

— Oui, le temps nous entraîne avec lui, et ce, parfois malgré nous… Nous voilà tous ici dans le ventre du progrès, continua t-il en tapotant de sa main la cloison métallique du compartiment. Souhaitons que ce ventre soit celui d'une mère et non pas celui d'un anthropophage.

Le banquier acquiesça, le regard troublé.

Un nouveau sifflement puis le hurlement bestial de la locomotive vrillèrent leurs tympans. Charles détourna ses yeux vers la baie vitrée. Quelques retardataires s'empressaient de monter dans le train qui s'ébranlait déjà.

Tout à coup, il capta du coin de l'œil ce qu'il prit de prime abord pour un groupe de nonnes toutes de blancs vêtues, elles se hissèrent avec une rapidité déconcertante dans le wagon. Leurs silhouettes lui avaient parues si longues, si fluides et si blêmes qu'il pensa avoir eu une hallucination. Écarquillant les yeux, il releva le menton en fouillant du regard le quai qui désemplissait. La locomotive démarra lentement et il se recala dans son fauteuil, pensant avoir été le jouet de la fatigue. Pourtant, son cœur battait à présent plus vite et il souhaita soudain descendre de ce train. Il examina le banquier qui, lui aussi, avait les yeux tournés vers les fenêtres, mais l'homme paraissait ne rien avoir remarqué d'anormal, seul l'agacement se lisait dans ses yeux noirs. « Oui, la fatigue et toute cette agitation » se rassura Charles, se demandant s'il ne commençait pas à avoir de sérieux problèmes de vue.

La locomotive accéléra et déjà, le monde extérieur lui paraissait moins réel. Ils quittèrent les quais encombrés, les façades des immeubles et des hautes maisons bourgeoises défilaient lentement devant lui, images fugaces conférant l'étourdissante sensation que c'était le monde qui se mouvait et qu'il assistait en spectateur à ce fabuleux ballet.

Les deux jeunes femmes conversaient à voix basses, quelques bribes de leur discussion parvenaient jusqu'à lui.

— J'espère que nous trouverons père en meilleure forme ce soir, disait l'une.

— Ne t'inquiète pas, mère est avec lui et il est aux bons soins du Docteur Fender…

Charles aimait ces moments où les destins se croisaient, s'effleuraient. Il partageait un instant, dans ces fragments de dialogues voletant autour de lui, l'intimité de ces gens. Cela avait quelque chose de passionnant, mais d'aussi, dut-il l'admettre, d'insensiblement voyeuriste.

Sur sa gauche, les allées et venues des passagers renforçaient cette idée d'une éphémère destinée commune malgré l'éclectisme social qui palpitait dans le train et il en appréciait le mariage.

Le vieil homme sur sa droite releva son manteau sur son nez, bien décidé à dormir malgré le crissement aigu de la locomotive sur les rails et ses brusques déhanchements.

La campagne avait à présent fait place à la ville et quelques villages dessinaient leurs charmantes esquisses au loin.

Charles commença à se détendre, le panorama animé et changeant de la campagne à

l'extérieur l'apaisait, l'engourdissait presque, il ferma un instant les yeux, se laissant gagner par le bercement lancinant de la locomotive. Dans le couloir, un jeune homme éclata de rire tout en passant devant la porte de leur compartiment, Charles sursauta et rouvrit brusquement les yeux, il avait bien failli s'endormir. Le jeune homme entraînait avec lui sa probable fiancée dans le dédale des couloirs, apparemment toujours à la recherche d'une place assise.

Au même instant, une longue femme blafarde à la robe immaculée et flottante, glissa à la suite du jeune couple en un mouvement si inhumain, si anormal que Charles se raidit tout à coup et agrippa ses mains à la banquette de cuir. Abasourdi par la vue de cette apparition qui n'avait rien d'humain, il écarquilla les yeux, terrifiés. L'apparition marqua un court arrêt, comme surprise que quelqu'un ait pu la remarquer, elle tourna alors lentement ses immenses yeux infernaux vers lui, presque d'une façon mécanique, et Charles constata avec effroi que ses globes oculaires étaient entièrement noirs et luisants, terribles dans son visage cadavérique qu'encadrait une maigre chevelure de jais. Sous le poids de cet œil suintant la mort et la convoitise, Charles crut défaillir. La confrontation de leurs regards ne dura qu'une fraction de seconde, puis, l'apparition continua son chemin, sans qu'aucune expression n'anima ses traits de marbre. Alors, une chose encore plus stupéfiante se déroula dans le compartiment sous les yeux exorbités de Charles qui était tétanisé par la peur. L'une des deux sœurs face à lui pâlit soudainement, comme affaiblit, mais poursuivait néanmoins son babillage – elle n'avait rien remarqué – puis, quelque chose de flou et d'opaque, de pâle et de tremblant, s'extirpa presque douloureusement de son corps, tentant de s'extraire pour rejoindre la vision spectrale dans son sillage sans toutefois y parvenir tout à fait. On aurait dit que l'âme de la jeune femme, hypnotisée, aimantée par la créature ne pouvait résister à l'appel de son passage.

Charles se leva brusquement, la main sur la bouche, prêt à hurler, une sueur glacée et luisante recouvrait son visage. La chose livide, peut-être l'âme de la jeune femme, réintégra brutalement le corps de celle-ci. Tous les yeux de ses compagnons de voyage se tournèrent vers lui, surpris. Il suffoqua :

— L'avez-vous vu ? L'avez-vous vu ?

Le banquier, soupçonneux, l'observait comme s'il avait soudain perdu l'esprit :

— Pardon, mais de quoi parlez-vous ?

La jeune sœur à présent blême avait l'air toute aussi stupéfaite par le comportement insensé de l'écrivain.

Tremblant, Charles déboula dans le couloir, les yeux fous, sous le regard médusé de ses compagnons. Puis, il se mit à courir à la recherche du spectre, bousculant quelques voyageurs exaspérés au passage, en saisissant certains par les épaules tout en hurlant comme un dément :

— L'avez-vous vu ? L'avez-vous vu ?

Mais personne ne paraissait alarmé par quoi que ce fût. Charles, désemparé, fit soudain volte face. À quelques pas derrière lui, la terrible et pâle apparition glissait dans sa direction sans que quiconque ne l'aperçoive. Devant lui, sa jumelle s'engageait dans un nouveau wagon, et à leur passage, le même magnétisme attirait inexorablement les âmes de certains des passagers, inconscients du danger. Charles, fou de terreur, détourna son visage déformé par l'épouvante. De la large baie vitrée, il constata avec effroi que contre toute logique, le ciel s'était obscurci et était devenu d'un profond bleu nuit. Dans la campagne déformée par l'étrange illusion, il dis-

cerna des dizaines de ces longues créatures, semblables à celles qui arpentaient la locomotive. Elles se mouvaient au dehors avec une grâce irréelle en direction du train, leurs horribles yeux d'onyx glacés étaient tous tournés vers les wagons, leurs fins cheveux flottaient dans le vent que Charles devinait glacial et la blancheur de leurs robes leur donnait l'air d'irradier d'une lumière fantasmagorique. Le hurlement qu'il avait réprimé jusque là explosa dans sa gorge, déchirant ses poumons. Au même instant, un passager se mit aussi à crier et le temps sembla s'accélérer soudain. La locomotive crissa et rugit, puis de formidables secousses ébrouèrent le train tout entier. Charles eut l'impression que le monde se trouvait sens dessus dessous, son wagon se décrocha du wagon voisin et se déporta sur sa droite avec une violence et une soudaineté telle qu'il fut projeté contre la paroi de verre et que son crâne alla frapper contre la baie vitrée. Des dizaines de hurlements emplissaient à présent l'air, le train tout entier se disloquait dans un tumulte de métal froissé et de verre brisé, de cris et de bousculades. Certains voyageurs étaient éjectés des ouvertures béantes et leurs corps allaient s'affaisser dans l'herbe haute. Charles, dans un état de semi inconscience, distingua la silhouette floue d'une jeune femme qui s'élançait vers lui, les mains tendues, elle se jeta soudain sur lui de tout son poids et il perdit connaissance. Le train émit un ultime hurlement avant de s'immobiliser enfin dans une fumée âcre.

Après de longues minutes, Charles émergea de son état d'inconscience avec l'horrible sensation de suffoquer. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'un corps gisait sur le sien, pesant de tout son poids mort. Il réussit tant bien que mal à se dégager. Autour de lui, tout n'était que pleurs et désolation.

Engourdi, le corps douloureux, il étudia le corps qui gisait sans vie à ses côtés. Il reconnut avec émoi le visage de l'inconnue qui l'avait averti sur les quais. Pétrifié, il leva les yeux et constata que le plafond de la locomotive au dessus de lui s'était affaissé dangereusement. Cette femme avait sacrifiée sa vie et l'avait protégé, au détriment de sa propre existence.

Charles lui ferma les paupières et chuchota, tremblant d'émotion :

— Merci.

Charles apprit par la suite que l'une des deux jeunes sœurs avait aussi trouvée la mort dans le fatal accident, ainsi que dix autres personnes.

En cette terrible journée, Charles Dickens ne put réprimer l'idée que la voie ferrée avait eu son comptant de victimes et que le progrès pouvait dès lors continuer sa route avec l'assurance de glaner chaque année son offrande de chair, et ce, de façon exponentielle.

Le 9 Avril 1865 à Staplehurst, un accident de train tua 10 personnes et 49 furent blessées. Charles Dickens figurait parmi les survivants.

Je fus...

Yvan Tetelbom

Je fus dès mon plus jeune âge, du dedans, aimanté par l'étrangeté poétique des gares quasi - dénaturées par le béton des villes
ou méditant dans la quiétude astrale des étendues de jasmin, lieux d'itinérance qui, de toute arrière - arrière souvenance, ont su préserver l'âme du voyageant, lieux de transit servant d'un décor de théâtre absurde à l'exil, aux rencontres silencieuses, licencieuses, aux séparations définitives, aux adieux qui font mourir, pages de retour aussi vers la nostalgie qui fait du bien ou fait souffrir.
Les premiers trains que je pris, seul -j'avais douze ans- s'agglutinaient à cette espèce de pâte d'acier qui recouvre les rails dès qu'on s'approche des oueds, enjambaient des ponts de fer mou, croisaient des ombres en décomposition avancée. Quand on est enfant, on n'a pas peur de la guerre. La mort est quelque chose qui ne correspond à rien. Peut être parce qu'on élude, on élude ...

Extrait du recueil :
Le Gris n'est pas une couleur, c'est une pensée

Un Homme dans la fenêtre

Suzanne VanWeddingen

Et puis une foule de lignes décrivaient de si prodigieux trajets, se croisant, s'infléchissant pour s'épouser les unes les autres, qu'on les perdait de vue.
Charles Dickens, « Barbox Frères »

Bercée par le mouvement monotone, j'avais tourné mes regards vers la fenêtre et je voyais le paysage défiler à travers elle. Cet exercice ne me demandait aucun effort, je parvenais même à imaginer des scénarios pour chaque lieu qui disparaissait trop vite. Les gares, surtout, retenaient mon attention. Les hommes et les femmes qui attendaient, debout sous la pluie, en nous voyant passer devaient – selon moi – nous envier, nous qui étions déjà en route. Ils ne me voyaient pas sourire, ces inconnus. Savaient-ils seulement que je pensais à eux ? La campagne défilait, m'endormant peu à peu. Je sursautai. J'avais vu quelque chose. Ce n'était plus par la fenêtre que je regardais, mais dans la fenêtre.

De lui, je ne voyais pas grand-chose. Seulement le contour d'un visage. Le paysage avait disparu, remplacé par cette silhouette qui, je le savais, était celle du passager assis devant moi, mais que je ne pouvais pas voir. J'inventai alors un nouveau jeu : j'essayai d'imaginer ses traits. Était-il jeune, vieux ? Je savais déjà que c'était un homme. Il me suffisait de guetter le moindre mouvement. Les yeux rivés sur la fenêtre, je perdais tout intérêt pour ce qui se passait dans le wagon. J'espérai que nous passerions dans un tunnel. L'obscurité extérieure me permettrait de voir ses traits par réflexion. Mais je savais qu'il fallait attendre le terme du voyage pour profiter de l'obscurité. Alors je m'armai de patience, et ne quittai pas des yeux l'objet de ma curiosité. Pourvu qu'il ne se lève pas ! Si je le voyais physiquement, tout serait gâché. Et je retomberai dans ma morosité.

Blancs ! Il avait des cheveux blancs. Il s'était rapproché de la fenêtre, pour voir le paysage peut-être, sans se douter que je l'observais. À la faveur d'un passage à travers quelques arbres, l'ombre portée m'avait permis de voir ses cheveux, ébouriffés. Je n'avais même pas triché, je ne pouvais pas le voir à travers l'espace existant entre le siège et la fenêtre. Émue, je réalisai alors que je n'avais pas fait attention aux traits de son visage. Je ne possédais que bien peu d'indices pour imaginer qui était cet inconnu. À présent que je laissais mon esprit vagabonder au rythme du train, le paysage et la silhouette se confondaient dans la même fenêtre, me faisant réfléchir à cet espace clos, mais ouvert qu'était mon wagon. J'y étais enfermée, mais je percevais l'extérieur,

comme si le train y était imbriqué, comme le reflet de l'homme dans la fenêtre.

Je dus m'endormir, car lorsque j'ouvris les yeux, nous étions arrêtés. Je n'étais pas côté quai, mais lorsque je regardai par la fenêtre, j'avais vue sur l'intérieur d'un wagon. Un train était stoppé à côté de nous. J'échangeai des regards avec les passagers, qui, comme moi, attendaient le départ. Alors que mon wagon se remplissait, je restais concentrée sur le silence que je percevais à travers les deux vitres. Celui-ci était endormi, la tête reposant sur la fenêtre, celle-là lisait, inconsciente de ce qu'elle était observée, un autre avait le coude posé sur le rebord de la fenêtre et la tête dans sa main, dans l'attitude d'un penseur. Comme cet inconnu dont je ne voyais qu'imparfaitement la silhouette.

À la faveur de la surface grise du train voisin, je pus le voir un peu mieux. Un objet brillait à son doigt. Une chevalière en or. Aussitôt, mon imagination repartit sur le sentier de la guerre. Qui était-il ? Un ancien soldat ? Un professeur à la retraite ? Un grand-père qui retournait tranquillement chez lui ? Il me fallait en savoir plus sur lui. Je repris ma surveillance, dérangée par une voisine bavarde qui avait décidé de parfaire son mauvais anglais avec moi. Mal lui en prit, je n'étais pas disposée et me coupai volontairement de son monde en me tournant vers la fenêtre, feignant de dormir. Mais je ne dormais pas. Comment l'aurais-je pu ? J'avais trop peur que mon voisin ne quitte le train à la prochaine gare. Ce qui n'arriva pas. J'aurais aimé que le soir tombe plus vite. L'obscurité aidant, j'aurais pu assouvir ma curiosité.

Alors que nous nous rapprochions de la grande ville, j'obtins un nouvel indice. Il avait posé son coude sur le rebord de la fenêtre, et bien involontairement, je trichai, en regardant la texture du tissu non pas dans mon étrange miroir, mais dans l'espace libre entre son siège et la fenêtre. La veste marron rayée de jaune était surprenante, mais je ne pouvais dire si elle seyait au personnage. Celui-ci commençait à s'agiter, en passager presque arrivé à destination qu'il devait être. Bientôt, je le sentais, je serai privée de mon occupation, et quelques regrets m'assaillirent. Il devint vital pour moi de voir l'inconnu. Les tunnels que nous devions traverser m'apparurent alors comme une bénédiction. Mais quelle déception ! Mon voisin s'était détourné de la fenêtre pour ranger ses effets. Frustrée dans mon attente, je priai pour avoir plus de chance dans le tunnel suivant. Mais le train s'arrêta. Il venait d'atteindre la première gare de la grande ville. Le brouhaha joyeux des passagers me mit de mauvaise humeur, et je détestai d'emblée la femme qui s'assit à côté de moi. Mais j'oubliai vite mon ressentiment en voyant l'inconnu se lever pour céder sa place à une mère et son enfant qui venaient de monter. Il descendait – expliqua-t-il – à la gare suivante, et pouvait bien rester debout quelques minutes. Fascinée, je ne le quittais pas des yeux. L'homme était vêtu d'un manteau beige et ses traits étaient ceux d'un vieil homme. Son visage était doux, mais ses gestes hésitants trahissaient son âge. Il sourit à l'enfant, et traversa le wagon sans m'accorder un regard, ni même remarquer ma présence. Il ne saurait jamais qu'il avait été observé dans une fenêtre.

Le train s'était remis en marche, et je m'étais enfoncée dans mon siège, désoeuvrée. Je regardai par la fenêtre, le paysage dans la fenêtre ayant perdu tout intérêt. Mon cœur se remit à battre plus vite lorsque je vis la voie parallèle qui s'enfonçait dans un tunnel à peine éclairé. Les rails brillaient au loin, dans et par ma fenêtre, route sans fin. Ils m'hypnotisaient de leur promesse. Il y aurait d'autres voyages, d'autres rencontres, et d'autres fenêtres…

Trains

Nicole Barrière

Plus tard, des bribes de chaleur du jour, des morceaux de vie, d'errance,
Le déraillement des voix, des mains qui forment la machine
Des lumières qui cherchent le sens du voyage
Des rides de paysage
Des espaces sans âge
Des routes, des maisons, peut-être le cadavre pâle de l'obscurité
La vie sur le départ du quai telle une cartomancienne lisant les arcanes usés
Tarots dépassés
Débordement : les mots sur la vie
Déraisons
Des raisons de vivre
Le pas du soir cherche sa route dans la mémoire des locomotives
Leurs sifflements circulent jusqu'au volcan par temps d'orage
C'est l'esprit du train qui craint la foudre.
Au fond, sur le ballast s'égrène le temps intermédiaire
Le silence possible des aiguillages
Déraillements en courbe
Vertiges
La locomotive halète à travers champs, à travers bois,
Sa fumée blanche sur les toits rouges des maisons

Les auteurs

éléments bio-bibliographiques

Nicole Barrière

Poète et sociologue, elle a publié de nombreux recueils de poésie (*Longue vie à toi, marcheuse de l'impossible* ; *Les ombres de Kaboul* ; *Les ombres et le feu* ; *Trapèze sur le sable*). En s'engageant pour les femmes et la paix, elle a lancé en 2001 un appel aux poètes du monde entier : « 1001 poèmes pour la paix et la démocratie en Afghanistan » qui s'est concrétisé par la publication de trois anthologies en français et en persan. Elle défend la francophonie, les langues et les cultures menacées en participant activement à la Nouvelle Pléiade. Elle travaille avec des vidéastes et des plasticiens, collabore à des revues de poésie et organise de multiples lectures dans les associations qu'elle dirige (du côté du pont Mirabeau...).

Claudine Bertrand

Poète née à Montréaln, elle a publié une vingtaine d'ouvrages poétiques et de livres d'artiste au Québec ou à l'étranger, dont *Une main contre le délire*, *L'Amoureuse intérieure* suivi de *La Montagne sacrée* (prix de poésie 1998 de la Société des écrivains canadiens), *Tomber du jour* et *Le Corps en tête* (L'Atelier des Brisants, 2001), pour lequel elle a remporté le prix international de poésie Tristan-Tzara 2000-2001, décerné à Paris. Lauréate du prix Femme de mérite 1997 et médaillée d'or du Rayonnement culturel, elle est récipiendaire du Prix Saint-Denys Garneau pour L'Énigme du futur (2002), illustré par Chantal Legendre. Son dernier titre *Pierres sauvages* est publié aux Éditions L'Harmattan 2005. Fondatrice de la revue Arcade, qu'elle a dirigée pendant 25 ans, elle a contribué à faire connaître la poésie québécoise à l'étranger.

Maria Dos Reis

Des études d'Habillement … quoi de mieux, pour une passionnée d'esthétisme que de suivre un chemin aussi féerique que celui de la mode ? Mais très vite, la couture finit par lasser Maria qui ne parvient plus à faire passer ses émotions dans la création d'atours. Elle se tourne alors vers d'autres formes d'art, le dessin et surtout la photographie. Le Noir & Blanc l'accompagnent durant de longues années, puis c'est le numérique qui l'attire, et elle se lance dans cette nouvelle aventure. Depuis peu, elle s'est tournée vers l'image vectorielle, qui lui permet d'articuler ses compétences en photographie et en graphisme, pour donner vie à de nouvelles images...

Salomé Dust

Née en Septembre 1976, elle vit dans un hameau retiré de l'Aveyron, en France. Très tôt, elle tombe amoureuse des auteurs fantastiques du 19e siècle puis, pour les plus « contemporains », de Lovecraft. Elle commence tout d'abord à rédiger des poèmes où apparaissent spectres et vampires qu'elle essaie de faire danser au rythme des rimes. Puis, poussée par l'envie de raconter des histoires, elle s'essaie au format nouvelle (« Des gardénias pour Cléo » ; « Bergville »...

Yvan Tetelbom

Né en 1947, à Port Gueydon, en Kabylie (Algérie), il y découvre puis se passionne pour la langue française. Il est l'un des rares poètes en France à vivre de ce métier qu'il exerce depuis 20 ans, surtout en tant que performeur. Il promeut la poétique de langage dans des établissements scolaires, lieux dits difficiles, centres pour handicapés, maisons d'arrêts. Véritable créatif culturel, il met en souffle des évènements poétiques et il écrit des textes et des poèmes. Il se situe dans le mouvement, d'où il prend sa force. Son récent livre, Prières et confessions, est une anthologie personnelle.

Suzanne VanWeddingen

Ecrivaine depuis plus de dix ans, elle a une prédilection pour les histoires fantastiques qui lui valent le prix de *Namur Fantastique* en 2001. Amatrice de séries télévisées, elle commet son premier ouvrage sur le sujet en 2002, avant de se lancer dans une thèse sur le chemin de fer dans la littérature fantastique qu'elle achève en novembre 2006 et qui révèle sa passion pour les trains. Cette plongée dans l'univers ferroviaire lui a donné l'envie de partager sa passion avec d'autres, et c'est ainsi qu'elle recentre ses écrits autour du chemin de fer (« La Station », « L'Aiguilleur »...) et fonde la revue *Des Rails*...

Appel à texte

Pluie, vapeur et vitesse

[clôture : 15 février 2006]

Pluie, Vapeur et Vitesse, tel est le titre du tableau de William Turner, peintre impressionniste qui représente le mouvement d'un train de la Great Western Company en 1844.
Pour son deuxième numéro, *Des Rails* souhaite publier des nouvelles et poèmes sur ce thème triple. Les contributions peuvent s'attacher à un terme en particulier ou en mêler plusieurs autour du chemin de fer.
Tous les genres sont acceptés… partagez ce que la pluie, la vapeur et la vitesse vous inspirent, en 30000 signes maximum.

Les contributions sont à envoyer au format .doc à :
Suzanne VanWeddingen (svanweddingen@gmail.com)
ou
Claudine Bertrand (Claudine5000@hotmail.com)

Le guide de soumission est disponible sur le site de la revue :

http://desrails.free.fr